

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS PUBLISHED BY THE... 533 rue de Chartres...

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

APRÈS LES PRÉLIMINAIRES... 10 CENTS LA LIGNE, VOIR... 10 CENTS LA LIGNE, VOIR...

TEMPERATURE

Du 16 avril 1906.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 1h du matin, Midi, 2 P. M., 6 P. M.

Paix générale.

Après une guerre longue et meurtrière entre l'un des plus grands peuples européens et une nation asiatique qui s'est révélée de première force, des troubles intérieurs à divers points, tout est présentement à la paix, et à moins d'événements tellement imprévus qu'on ne saurait les imaginer, il est probable qu'elle ne sera pas troublée de sitôt.

Le usage qui était élevé entre la France et l'Allemagne à propos du Maroc et qui a menacé un moment de crever sur l'Europe, s'est heureusement dissipé, et la question qui a retenu si longtemps les délégués des grandes puissances à Alger n'a pas été soulevée de longtemps, tout au moins dans sa forme originale. Elle est d'ailleurs en partie réglée, et si elle devait être l'objet de nouveaux débats elle n'aurait pas la même acuité que précédemment et ne causerait aucune orage.

Il n'existe, d'autre part, aucun sujet de différend sérieux entre les puissances d'Europe. Aucune ne songe en ce moment à des agrandissements territoriaux dans son voisinage et ne menace conséquemment ses voisines. Les prétendues visées de l'empereur Guillaume sur la Hollande, dont le bruit a été mis en circulation pendant la conférence d'Alger, n'ont été inventées que dans le but d'influencer les débats, et du reste le monde ne s'y est guère arrêté.

A l'intérieur de chaque pays la paix règne également. En Russie, où elle a été si gravement troublée à la suite de la guerre de Mandchourie, elle est aujourd'hui rétablie. Les fêtes de Pâques, ensanglantées l'année dernière, ont été célébrées ces jours-ci dans un calme d'heureuse augure. Les élections récentes ont eu lieu sans désordre et avec une régularité qui permet de croire que le peuple russe s'avancera rapidement dans la voie qui le conduira à l'affranchissement politique.

Dans le nouveau monde la paix règne également partout. Les Etats-Unis entretiennent les relations les plus cordiales avec tous les pays du monde, et rien ne peut faire prévoir un incident de nature à les troubler. Il n'y a même pas de révolutions dans l'Amérique Centrale ou l'Amérique du sud. On croirait que l'espérance pacifique qui règne dans les autres pays du globe exerce aussi son influence sur les turbulents citoyens des républiques latino-américaines.

Le Pérou et le Chili ont bien été il y a quelque temps sur le point de se battre à propos de la

possession d'un territoire, mais le président Roosevelt a trouvé une solution satisfaisante qui a réconcilié les deux Etats. Enfin, la retraite de Castro va probablement permettre le règlement des différends du Venezuela avec divers pays.

Il y a bien longtemps que la paix n'a été à ce point générale dans le monde, et il faut sans féliciter.

EN AUTRICHE.

L'ancien "Fremdenblatt" a-t-elle l'entente obtenue à Alger en disant que l'Allemagne a atteint le but qu'elle poursuivait en demandant la conférence, mais que la France et l'Espagne ont aussi lieu d'être satisfaites. Si le principe de l'Internationale a été proclamé au Maroc, c'est en laissant politiquement le premier rang à la France et à l'Espagne. Ce qui a triomphé à Alger, ce n'est pas tel ou tel Etat, c'est l'idée du droit.

Il y a juste un an, l'empereur Guillaume déclara à Tanger que ce que M. Delcassé considérait comme un droit existait pas pour lui; mais on ne peut pas dire que la France a subi un échec, c'est M. Delcassé seul. En outre, la conférence a montré combien la France avait d'amis dans l'affaire marocaine.

Le "Fremdenblatt" est certain de l'heureuse impression produite par l'accord sur les relations internationales en Europe et désire seulement que cette impression soit favorablement accueillie au Maroc même et qu'il ne s'y produise pas une opposition qui pourrait rendre illusoire les réformes décidées par la conférence. Il se félicite du rôle conciliant si heureusement rempli par l'Autriche-Hongrie.

La "Nouvelle Presse Libre" reprenant le mot beaucoup cité du "Temps": "Tout est bien qui finit bien", dit: "Ce n'est qu'aujourd'hui que cette phrase est vraie. A Paris on peut dire que tout ce qui était possible pour la situation privilégiée de la France a été obtenu. Dans peu de jours, deux années se seront écoulées depuis la convention franco-anglaise. Le résultat favorable de la conférence justifie l'espérance que le usage qui depuis ces deux années planait menaçant sur la paix de l'Europe est pour des années écarté de l'horizon."

Un porion décoré.

Du "Cri de Paris": Les actes de dévouement accomplis à Courrières n'ont pas encore été récompensés. Les choses allaient plus vite il y a un siècle — encore que le gouvernement de Napoléon Ier ne disposait ni de télégraphe, ni de chemin de fer.

Le 28 février 1812, la fosse du charbonnage de Beaujeu, à Aus dans le département de l'Ourthe fut inondée subitement par les eaux de l'ancien puits de Triquenotte qui avaient rompu leurs barrages. Cent trente ouvriers étaient alors au travail.

Le maître porion Habert Goffin, sur-le-champ, se met à l'œuvre avec l'aide de quelques camarades dévoués et commence les travaux de sauvetage. Dès que les mineurs ensevelis peuvent se faire entendre, Goffin et ses compagnons redoublent d'ardeur. Enfin, le 4 mars, on arrive jusqu'à eux. Soixante-douze mineurs sont sauvés. Lorsqu'ils sortent de la fosse, hâves, exténués, mourants la foule acclame chaleureusement Habert Goffin...

Napoléon Ier créa Goffin chevalier de la Légion d'honneur et lui alloua une pension de 600 francs.

On a vu plus haut que la catastrophe se produisit le 28 février. Or, le décret impérial est du 12 mars, ce qui prouve que les bureaucrates eux-mêmes étaient caporalisés en ce temps-là et qu'il marchaient rapidement sous l'œil du plus exigeant — mais aussi du plus généreux — des maîtres.

Les arbres exotiques de la Malmaison.

On a travaillé, cet hiver, à l'aménagement de la Malmaison, et le garde-meuble national compte pouvoir ouvrir prochainement, au public, la chambre de Joséphine, la bibliothèque de Bonaparte et le salon doré reconstruits dans leur état primitif.

Mais le château ne sera pas seul intéressant à visiter, et l'on pourra, dans le parc qui l'entoure, retrouver de curieux contemporains vivants du Premier Consul: nous voulons parler de certains arbres plantés par lui.

En 1800, le naturaliste explorateur Péron partit à bord du "Géographe," avec les frères Henri et Claude de Saute de Freycinet, officiers de marine, pour aller faire la conquête pacifique de la Nouvelle-Hollande, l'Australie française d'aujourd'hui, qu'ils appelèrent Terre-Napoléon.

Ils en rapportèrent divers animaux, qui furent hébergés en une ménagerie spéciale à la Malmaison, et aussi des plantes et des arbustes d'essences diverses, notamment des eucalyptus et des casuarinas.

Les arbres furent plantés en 1803, au retour du "Géographe", autour du château. Quelques-uns subsistent encore aujourd'hui. Quant aux animaux, leurs squelettes ont été transportés au Muséum.

La question du Pacifique.

On vient de lancer en Angleterre le croiseur péruvien à grande vitesse "Almirante Grau". D'autre part, on mande de Lima: Le gouvernement péruvien continue ses armements et songe tout spécialement à créer une flotte capable de rendre de réels services. Deux grands cuirassés ont été commandés à l'Italie et deux autres à l'Angleterre. Ces quatre cuirassés doivent être terminés au printemps de 1907.

Des officiers de marine sont allés compléter leur instruction aux Etats-Unis et en Europe. Presque toute la presse, ainsi que l'opinion publique, demande que le gouvernement fasse appliquer strictement les clauses du traité d'Ancón de 1883 avec le Chili et qu'un plébiscite prévu par ce traité décide du sort des provinces de Tacna et d'Arica, occupées par le Chili depuis la guerre du Pacifique. Le port de Callao doit être sérieusement fortifié, et le gouvernement compte sur l'appui financier des Etats-Unis pour mener cette œuvre à bonne fin.

La nouvelle a circulé récemment que pour prévenir un conflit éventuel entre le Chili et le Pérou, les provinces de Tacna et d'Arica seraient, sous les auspices des Etats-Unis, neutralisées et érigées en un nouvel Etat appelé République du Pacifique.

Une dépêche de Washington dit que le secrétaire d'Etat américain, M. Root, espère que la conférence panaméricaine de Rio-de-Janeiro en juillet prochain hâtera le règlement de ce diffé-

rend du Pacifique, qui est depuis si longtemps un obstacle à la bonne entente sud-américaine.

Le budget anglais.

L'année financière anglaise se termine le 31 mars. M. Asquith, chancelier de l'Echiquier, a publié le bilan de l'année 1905-1906 qui paraît être d'un caractère satisfaisant.

Le chiffre total des revenus de l'année 1905-1906 est de 3,699,425,000 francs, soit une augmentation de 15,175,000 francs sur le chiffre total des revenus de l'année précédente. Ce chiffre dépasse les prévisions, car M. Austen Chamberlain avait prévu dans son budget, l'année dernière, une diminution de 22,900,000, de sorte que le total des revenus est supérieur de 38,975,600 francs aux prévisions budgétaires.

D'autre part, les dépenses de l'année 1905-1906 accusent, contrairement aux prévisions officielles, une diminution importante, diminution qui est, paraît-il, de plus de 75 millions de francs sur le total des dépenses de 1904-05. Le document officiel ne donne pas les chiffres détaillés. Déduction faite de certaines charges, l'excédent qui reste au Trésor est de 121,982,280 francs.

Les revenus des douanes accusent une diminution de 31,375,000 francs sur l'année précédente, par suite de la réduction du droit sur le thé.

AU SOUDAN.

L'agence Reuter annonce que les négociations directes entre la Grande-Bretagne et la France, au sujet de la détermination des frontières anglo-françaises dans les régions situées entre Sokoto et le lac Tchad reprendront bientôt, lorsqu'arriveront à Londres les commissaires français et les représentants du ministère des colonies de France.

Depuis le départ de Londres des commissaires français il y a quelques mois, au moment où un accord était déjà intervenu sur diverses questions, les pourparlers ont continué relativement à la question la plus importante restant à régler, savoir la répartition des tribus du cercle de Zinder et la délimitation, dans cette région, d'une frontière ne divisant pas les tribus d'une façon arbitraire.

D'après la même agence, un accord anglo-allemand, "ad referendum", a été signé à Londres, entre l'Allemagne et l'Angleterre, pour déterminer les frontières anglo-allemandes à l'extrémité orientale de la Nigéria du nord et du Cameroun, jusqu'au lac Tchad.

Mme Dorrit Cooper.

Un chercheur érudit qui s'occupe particulièrement de la vie et des œuvres de Charles Dickens vient de faire une découverte que les nombreux admirateurs du grand romancier trouveront sans doute fort intéressante.

La personne que Dickens a prise pour modèle de Phérodée de son roman "La Petite Dorrit", est encore en vie. Elle s'appelle Mme Dorrit Cooper et a, aujourd'hui, quatre-vingt-dix ans. Depuis cinquante ans elle habite Southgate.

Elle était très liée avec le cœur de Dickens qui était sa camarade d'école.

L'archevêque de Rio de Janeiro.

On mande de Rio-de-Janeiro que le cardinal archevêque de cette ville, Mgr d'Albuquerque Cavalanti, premier cardinal ordé, en décembre dernier, pour l'Amérique latine, est arrivé de Rome. Il a été reçu sur le quai de Pharo, par les ministres, le général commandant la maison militaire du président de la République, et la voiture du Président a été mise à sa disposition. Dans l'assistance, on remarquait plusieurs évêques, le nonce apostolique, un grand nombre de généraux et d'officiers de l'armée et de la marine.

Le cardinal a été acclamé jusqu'à sa résidence. Les rues étaient pavisées.

ORPHEUM.

Le nouveau programme de l'Orpheum a été inauguré hier devant une salle comble, et il a obtenu un succès éclatant. Il est d'ailleurs aussi attrayant que varié.

Le célèbre prestidigitateur Herrmann le Grand a d'emblée conquis une fois de plus le public néo-orléansais, qui d'ailleurs l'admire depuis longtemps et le voit toujours avec plus de plaisir.

Ses exercices, entièrement nouveaux, tiennent vraiment du prodige, et pendant tout le temps qu'il occupe la scène les spectateurs sont littéralement transportés dans l'enchantement et le merveilleux. Il faut le voir pour se rendre compte du degré d'habileté qu'il a atteint dans son art.

Les autres numéros du programme sont également intéressants, et c'est très justement que la salle a bruyamment et fréquemment applaudi Thomas J. Keogh et sa troupe d'habiles artistes, qui jouent "The Way He Won Her", une comédie écrite pour Keogh par M. Henry Rightor; Agnes Mohr, une danseuse originale; W. J. Sullivan et Clarice Pasquelena, des chanteurs remarquables; les frères Dierick, des acrobates hors de pair; les singes de Singer; les sœurs Rooney, chanteuses et danseuses, etc.

CONCERT ET BAL.

L'Orphéon Français reste fidèle à une coutume ancienne; il donne cette année, comme depuis bien des années déjà, un concert vocal et instrumental qui sera suivi d'un bal.

Le double fête aura lieu le 3 mai prochain, dans la salle de l'Union Française, et promet d'être fort brillante, car les préparatifs s'en poursuivent activement.

L'ESPRIT DES AUTRES

Aux Halles, Duraspis marchande une botte d'asperges. — Combien? — Vingt cinq francs. — Comment? Vingt-cinq francs... une botte! Elle a donc un éperon d'or!

— Au fond, qu'est ce que réclame donc les jardiniers en grève? — Le droit à la carotte. — Vous verrez qu'ils feront chou blanc.

Edition Hebdomadaire de "L'Abéille".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abéille" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.



Rev. Père BARAGNON,

L'éminent Dominicain qui a prêché le dernier carême à la Cathédrale St-Louis.

La Fête de Pâques.

La fête de Pâques, une des plus grandes de l'Eglise Catholique, a été célébrée avec solennité dans toutes les Eglises et avec un concours exceptionnel de fidèles.

A la vieille cathédrale dont le clocher se dresse depuis cent sept ans sur notre ville, le très révérend J. M. Laval, assisté de plusieurs prêtres, a officié à la grand'messe de onze heures.

Le temple était magnifiquement décoré, et tous les autels resplendissaient sous l'éclat des cierges.

Le P. Baragnon, l'éloquent dominicain qui a prêché le carême à la cathédrale, a fait un sermon qui a fortement impressionné les auditeurs. Il avait choisi pour sujet ces paroles de St-Paul: "Le Christ était hier; il est encore aujourd'hui; il sera toujours", et il l'a développé avec une éloquence et un art qui font de lui un des maîtres de la chaire catholique.

Son sermon terminé, le P. Baragnon a fait ses adieux aux fidèles de la cathédrale et les a remerciés de leur assiduité à ses conférences.



Rev. Père YACHET.

A l'église St-Augustin, le vénérable P. Jos. Subileau, qui est le pasteur de cette paroisse depuis près de quarante-cinq ans, a célébré une grand'messe à onze heures, assisté des révérends Livorelli et Yachet. Comme la Cathédrale, l'église St-

Augustin était décorée à profusion de lanternes et de fleurs, et l'aspect en était véritablement superbe.

Le Père Yachet, un missionnaire français qui a prêché le carême, a pris la parole devant les fidèles qui ont suivi avec tant d'intérêt ses conférences au cours du carême. Il a parlé sur la "Résurrection", et a fait avec émotion ses adieux à la congrégation.

Dimanche prochain il fera un sermon à la grand'messe à laquelle assisteront les membres de la Société de St-Vincent de Paul.

Vol à l'Asile du Mont Carmel.

Un vol considérable a été commis hier dans l'asile du Mont-Carmel situé rue Piété, 729.

Le Rév. père Pientier est sorti vers neuf heures du matin avec le servante de l'asile pour faire quelques courses et à son retour deux heures plus tard, il constata que des valeurs s'étaient introduites dans sa chambre et en avaient emporté \$400 en billets, \$200 en pièces d'or et une centaine de dollars en argent.

L'appartement de la servante avait été également visité par les malfaiteurs. Ils y ont dévalisé une armoire. La police a ouvert une enquête.

Ventes inscrites au bureau d'adjudications

Provident Bldg. & Loan Assn à H. N. Dausett, terrain, Téléma-chus, Banks, Cortes, Baudin, \$1100. Mme L. Cucullu cède à J. J. Scheaffer, terrain, Fourcher, S. Franklin, Delachaise, S. Liberté, \$1800. Steve Cholna à Dauphine Investment Co. Ltd., 2 terrains et portion, Dauphine, Bienville, Bourbon, Conti, \$25,000. Mme M. L. Cooney à J. P. Dupont, 4 terrains, St-Anne, Hennessey, Dumaine, Alexandre, \$25,35. John F. Landner cède à Mile F. Higgins, terrain, Louisiana, Annunciation, Delachaise et Chip-pewa, \$53,58. Mme G. Dofer à la Sixth District Building and Loan Association, terrain, Magazine, Marengo, Constance et Milan, \$1700. L'acquéreur au vendeur, même terrain, \$2000. W. L. Stevenson à veuve L. Ross, terrain, Belleville, Elmire, Newton et Homer, \$100. T. J. Barrett et c. à Mile B. A. Walsh, terrain, Race, Robin, Bell-gleuse et St-Thomas, \$1,000.

Feuilleton

DE

L'Abéille de la N. O.

No 3 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR ELY MONTCLERC

PREMIERE PARTIE

I

L'ŒUVRE DU MAL

Suite.

Il y avait déjà longtemps qu'elle servait de mère aux deux autres.

Marie-Thérèse sept à peine lorsque, vêtue de deuil, les yeux rougis par les larmes, se tenant serrée l'une contre l'autre avec des airs de pauvres oiseaux craintifs, elles étaient entrées pour n'en jamais plus sortir dans la maison de Renaud de Monestrang.

Elles avaient perdu en moins d'une semaine leur père et leur mère; elles ne possédaient plus rien au monde, car les créanciers de Louis Duquenne s'étaient empressés de faire main basse sur tout ce que laissait le défunt.

Si, pourtant, elles étaient riches les chères orphelines, puisque Mme de Monestrang leur ouvrait ses bras et les appelait tendrement ses filles!

Et c'est avec un amour infini, un dévouement absolu que les deux sœurs payaient aujourd'hui leur dette de reconnaissance à la chère créature.

Avait-elle établi autrefois une différence entre son fils Richard et les enfants de son cousin germain Louis Duquenne?

Non, Dieu avait augmenté sa famille de deux fillettes, voilà tout, et si elle avait été leur mère par le sang, Henriette de Monestrang n'aurait pu chérir davantage et Denise et Marie-Thérèse.

Son mari, à l'égard des deux jeunes filles nourrissait les mêmes sentiments.

Sa gravité ne pouvait gêner devant le sourire de ses filles,

devant leurs caresses naïves et leurs jolis mots d'affection filiale.

Retournons maintenant auprès de Mme de Monestrang.

Assis à ses côtés, lui tenant la main, cherchant à découvrir sur son visage une trace de souffrance, Renaud examinait sa femme non sans inquiétude.

— Ah! ça voyons! dit l'excellente orphéâtre s'efforçant de paraître gai, qu'avez-vous mon ami à me dévisager de la sorte?

On dirait que vous passez une revue en règle de mes rides et de mes cheveux blancs.

— Pât à Dieu qu'il en fut ainsi, Henriette, puisque vous serez toujours à mes yeux aussi belle, aussi jeune qu'au temps lointain de notre mariage.

Ce qui me préoccupe c'est votre santé. Je suis inquiet de vous entendre vous plaindre, vous, qui jamais que je sache, ne l'avez fait depuis vingt ans. J'admire hier encore votre robustesse magnifique dont ne se douteraient pas ceux qui ne voient que votre taille mince et votre air délicat.

J'ess tord de chanter victoire, puisque ce matin vous êtes malade.

— En voilà des idées sombres, mon bon Renaud! Pour un méchant malaise qui va se dissiper tout seul! C'est de ma faute aussi; je fais la dolente, je me dorlote, vous n'aimez pas cela.

Non! mes filles vont rentrer de la promenade, j'irai à table avec vous... voilà!

— Ma chère, vous resterez ici, vous vous reposerez, et ce soir peut-être serez-vous guérie? — J'y compte bien.

Mais voici les enfants... Bonjour mes mignonnes! Avez-vous fait une bonne promenade? — Oh! oui, tante, délicieuse.

Et tout en embrassant Mme de Monestrang, les deux sœurs la questionnaient sur son indisposition.

— Je ne puis que vous répéter ce que j'ai dit déjà à votre oncle, fit-elle.

Il m'est impossible de préciser ce que je ressens, et pourtant je suis toute chose, la tête me tourne d'une manière bizarre. Dame! je vieilliss, mes petites!

Puis, ajouta tout bas l'excellente femme; j'ai du chagrin, à cause de mon méchant fil. C'est cela surtout qui me fait mal.

— Sur ses instances, ils consentirent à passer dans la salle à manger.

Un peu mélancolique, les orphelines prirent place devant le grande table chargée de porcelaines, de cristaux et de fleurs, en face de l'oncle Renaud dont un pli soucieux barrait le front.

D'abord le repas fut silencieux.

— Vous paraissiez triste ce matin, dit tout à coup l'aînée.

Je pense que ce n'est pas l'indisposition de tante Henriette qui vous afflige sérieusement?

Elle affirme que ce n'est rien. — Je veux la croire, Denise, et pourtant malgré ses affirmations, son enjouement affecté, je sens que c'est plus sérieux qu'elle n'en veut convenir.

Aujourd'hui, pour la première fois depuis que Richard est né, je me suis mis à table sans ma femme.

Ta sœur, mon enfant, quel lien plus fort que la vie nous attache l'un à l'autre; nous ne formons vraiment qu'un seul être, mon Henriette et moi. Je me sens tout désemparé de voir sa place vide...

— Oh! mon oncle, ne vous tourmentez pas pour si peu, fit Marie-Thérèse, s'efforçant de prendre un air matin.

Dussions-nous la porter, tante viendra ce soir à table, là! Allons, riez maintenant.

— Je ne peux pas.

Et l'austère visage, complètement rasé de l'armateur, s'assombriait encore.

De haute taille, sec, maigre, les cheveux entièrement blancs, il semblait un de ces robustes troncs d'arbre qui, malgré les siècles s'élevaient droits et fiers vers l'azur céleste.

Dans un silence complet le valet de chambre disposa le dessert.

— Croyez-vous aux pressentiments? demanda soudain M. de Lestrang.

— Quelle singulière question! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles.

— Je vous la pose parce que moi, je suis assailli depuis quelques temps par d'étranges pensées.

Une voix que je ne puis faire taire chuchote sans cesse à mon oreille ses sinistres prédictions. Je sens qu'il me faudra payer sous peu vingt années de paisible bonheur, je sens le malheur rôder autour de nous. Il cherche sa place, il veut s'asseoir à notre foyer.

Comme pour appuyer les paroles du père de Richard, le soleil se voila soudain.

Un gros nuage noir envahit le ciel, une bourrasque de vent fit grincer le tablier de la cheminée.

Troublées jusqu'au fond de l'âme, les deux sœurs se regardaient toutes pâles.

— Il ne faut pas être ainsi cher oncle, observa pourtant Denise, et vous affecter inutilement.

Dieu merci! la vie est peu gaie... prenons-la du moins telle qu'elle vient, avec son cortège de longues peines, de courtes joies, et ne nous chagrions pas d'avance.

— Tu parles sagement, ma fille, répondit l'armateur, et je me suis bâmé maintes fois d'attacher de l'importance à ce sentiment de vague crainte, d'angoisse indéfinie qui me serre le cœur.

J'ai essayé de réagir; ce fat en vain, je crois que le malheur sous peu nous visitera.

Il a déjà fait chez nous une apparition, d'ailleurs, acheva M. de Monestrang dans un soupir.

— Oh! se récrièrent les orphelines, quand donc, mon oncle? — Vous le savez aussi bien que moi.

Richard en nous quittant lui ouvrit la porte... Aujourd'hui c'est ma femme qui m'inquiète... demain il y aura autre chose.

— En vérité cher oncle, vous êtes désoleant de pessimisme! protesta Denise.

Tante Henriette n'a rien de grave je le répète, quant à Richard, il... Elle fut interrompue par l'entrée du domestique qui venait servir le café. En même temps il remit à son maître une dépêche.

L'armateur déchira d'un geste un peu fébrile le pointillé. An premier regard qu'il jeta sur la teneur de télégramme, ses mains se mirent à trembler, un pâleur livide se répandit sur ses traits, une sourde exclamation lui échappa.

— Quelle mauvaise nouvelle mon oncle? interrogeèrent avidement les deux jeunes filles.

— Un de mes meilleurs navires, un bateau qui prenait la mer pour la première fois, mon voilier "La France", dont le baptême se fit en votre présence un commencement de cette année... Mon correspondant m'annonce une perte totale en vue du cap Horn... — Oh! mon Dieu! quelle ca-